

UN SILENCE PERCUTANT

SOMMAIRE

1. André, jeune incorporé de force
2. La famille de Papa
3. Debut de guerre
4. Schirmeck
5. Emma, jeune citadine et le See
6. Parlons un peu de cette Alsace
7. Alors, Française ou Allemande ?
8. Peut-on parler de stabilité
9. On remet ça, en pire
10. Les incorporés de force
11. La Kriegsmarine
12. Papa est vivant
13. Après l'hôpital, surprise
14. Le camp de prisonniers – Weiden
15. Le retour
16. Qu'est-ce qu'un malgré nous ?
17. Après la guerre, Papa et Maman
18. Conclusion

Ce texte n'est pas un travail d'historien- juste un petit rappel de l'histoire d'Alsace- mais la vie d'un jeune homme incorporé de force par la Wehrmach pendant la guerre de 1939/45.

C'est inouï le nombre de français qui n'a aucune idée de ce qui s'est passé en Alsace pendant cette période. J'ai simplement eu envie de le faire savoir, en mémoire de tous ceux qui ont souffert le martyre dans cet univers d'horreur, ceux qui y ont laissé leur peau et ceux qui sont revenus traumatisés et handicapés à vie.

Ces recherches sur mon père m'ont révélé des surprises, des événements tus dans ma famille. Mais m'ont fait connaître cette période trouble, inconnue et non enseignée dans les écoles.

Je dédie ce morceau de vie à mon grand-père, mes deux oncles décédés durant la guerre, que je n'ai pas connus et, bien sûr, à mon Papa

PREFACE

Mon père avait été incorporé de force dans la Wehrmacht -Kriegsmarine-armée marine allemande, pendant la seconde guerre mondiale. Comme tous les Alsaciens et Mosellans. Et comme la plupart d'entre eux, envoyé au front de l'Est, au Nord de l'Allemagne pour se battre contre les Russes. Ils étaient tous conscients qu'il n'existait qu'un aller simple. Peu sont revenus. Lui, a eu la chance, et malgré tout ce qu'il a subi, de connaître le retour en France et de survivre à la guerre et à ses traumatismes. J'ai voulu en savoir davantage sur ce qu'il avait vécu pendant ces trois années d'incorporation en Allemagne.

Faire des recherches signifie : fouiner, contacter, écrire, attendre, traduire, rassembler, pour finalement ne réussir qu'à récupérer des bribes. Cela prend un temps fou. Aucune information retraçant les mouvements des soldats. Surtout ceux qui ont disparu au front. Ils sont morts, seuls. Loin de chez eux. Dans quelles conditions ? Personne ne sait...

Un papier, sur lequel était -on pourrait dire griffonné au crayon - considéré comme document familial, m'a été envoyé de la mairie du lieu de résidence de mes grands-parents, suite à une demande de ma part. J'apprends, avec la plus grande des surprises, que mes grands-parents paternels n'avaient pas quatre enfants, mais cinq ! Et me voilà repartie dans des recherches complémentaires pour cet autre fils, cet oncle dont j'ignorais l'existence. Si courte, il est vrai. Et de fil en aiguille, je fais également la connaissance de mon grand-père, cet homme dont on a si peu parlé. Et qui mérite d'être cité.

Oui, je les ai lus ces livres et visionnés ces films retraçant la guerre. Et plus particulièrement, ces récits relatant cette période en Alsace. Chacun d'entre eux m'a révélé des précisions sur ce que je savais déjà, ou fait découvrir une nouvelle situation, des éclaircissements complémentaires. Chacun d'entre eux m'a immergé au plus profond de cette période. Dont il m'a été difficile de me détacher. Et que j'ai pu transposer sur mes oncles, mon père, mon grand-père. J'ai alors vécu, en images, leurs atrocités, leurs souffrances, leurs peurs, leurs colères. En cauchemar surtout. Et j'ai voulu en parler. Car eux, n'ont pas pu le faire. Ces deux années de recherche m'ont déportée dans un passé que je n'ai pas vécu, mais qui a laissé des traces.... Des séquelles dans notre histoire d'Alsace et de famille.

1. André, jeune incorporé de force dans l'armée allemande (Wehrmacht)

07 mars 1944. Il git au milieu de nulle part. Du moins c'est ce qu'il pense lorsque ses yeux captent un semblant de lumière. Une lumière nébuleuse. Plutôt un brouillard. Difficile de savoir s'il fait jour ou nuit. La tombée du jour peut-être ? Il ne sait pas pourquoi il est couché là, dans la terre. Le nez et le visage collés dans la boue. Une bouillasse. Ou est-il ? Que fait-il là ? Il entend. Du bruit lui parvient. Il ne distingue pas vraiment. Ses mains ensèrent la terre gadoueuse comme si elles y avaient pris racine. Il faudrait qu'il se redresse. Il voudrait se relever. Il enfonce ses mains davantage dans la boue, s'y appuie pour dégager son visage de quelques centimètres. Mais retombe aussitôt, la joue droite dans la terre détrempée. Ces quelques secondes d'aération lui remirent les neurones en place. Ici ce n'est pas nulle part. Ici c'est le front russe ! D'abord un choc, puis les souvenirs lui reviennent. Ils étaient deux à courir comme des fous. Chargés d'un équipement militaire. Dans un décor de fin de monde. Noyés sous les obus et les balles sifflantes, en serrant leur arme de toutes leurs forces, le pas lourd, dans une terre épaisse. La boue collée aux godillots. Lui et son coéquipier. Ils devaient courir pour traverser la voie de chemin de fer. Comme avait crié le supérieur allemand. Quand, brusquement, son binôme poussa un hurlement strident. Son épaule éclata en mille morceaux. S'éparpilla sur le sol. Quelle horreur ! Lui et son coéquipier furent projetés la face contre terre. Il s'en souvient maintenant. Mais qu'était-il arrivé à celui qui menait bataille à ses côtés ? Il devait être là, lui aussi. Peut-être étendu non loin ? Ses yeux essayèrent de scruter les alentours.

Ce n'est donc pas un cauchemar. C'est bien vrai ! Il se trouve réellement au front russe ! En pleine guerre. En pleine apocalypse ! Il n'ose y croire. Il ne veut pas y croire. Il a peur. Il tremble. Il doit fuir. Se lever et fuir. Fuir cette guerre. Fuir les bombes, les obus. Fuir à tout prix. Ne pas rester ainsi allongé dans la gadoue. A ne rien faire. S'il peut bouger c'est qu'il est vivant. Son premier réflexe est de se mouvoir. A nouveau, il écrase ses mains dans cette gadoue pour se soulever. Mais une effroyable douleur le fait replonger, face contre terre.

En l'espace d'une seconde, il a vu l'inimaginable. Des godillots courants et s'enlisant dans la terre glaise. D'autres mêmes rivés au sol faisant chuter les fuyards. S'ensuivaient des éclaboussures d'eau souillée, de glaise, des fumées blanches. Des cris, des hurlements. Pareil à des bêtes en train de crever. Il est conscient que relever la tête serait la mort certaine. On pourrait l'achever d'une

balle en plein front. A moins qu'un obus vienne lui transpercer le crâne. Il vaut mieux ne pas montrer qu'il est encore vivant. Il vaut mieux faire le mort. Parmi les morts. Il décide alors de ne plus bouger. Malgré le cri qui le transperça. Malgré cette douleur.

Une douleur à la jambe. Quelque chose a dû la lui fracasser. Sans doute un éclat d'obus. La douleur est insupportable. Couché sur le ventre, il ne réussit pas à la voir, sa jambe. Il se demande si elle est bien présente ! Il a voulu extirper sa main droite de la boue pour la glisser vers elle. Juste un peu. Pour voir. Mais ce petit mouvement lui décrocha un gémissement. Il se retint de ne pas crier encore. De ne pas beugler. La douleur irradiait maintenant dans toute sa jambe gauche, fléchie jusqu'à la hanche. Scellée dans la boue. Il souffrait le martyre. Que lui était-il arrivé ?

Automatiquement, sa main gauche s'extirpa à nouveau de la tourbe et glissa le long de son treillis vers son genou gauche. Il fallait qu'il sache. Si elle est là. Elle rencontra de l'humidité. Puis un tissu déchiré. Ensuite, il n'avait aucune notion de ce qu'il touchait. De la peau ? De la chair ? Du sang ? C'était gluant. En ramenant lentement la main vers son visage, il aperçut une trainée rougeâtre. Du sang. La panique fit son apparition. Que restait-il de lui ? Que restait-il de sa jambe ?

Il y avait toujours cette atroce douleur. Qui s'était accentuée. A laquelle se rajouta maintenant la peur. La peur de ne pas avoir conscience de son état. La peur de ne pas savoir ce qu'il allait advenir de lui. Mais aussi, la peur d'être seul sur ce champ ensanglanté. Seul vivant peut être, parmi tous ces morts ?

Il souffrait. Physiquement. Et moralement. Mais il voulait retrouver son coéquipier. Il ne doit pas être très loin, se rassura -t-il. Puisqu'ils couraient ensemble. Cote à cote. Il aurait voulu voir ce qu'il se passait par là, mais il ne devait plus soulever la tête. Alors, lentement, très lentement, pour ne pas être repéré, en continuant à faire le mort comme dans un jeu d'enfant qui ne veut pas que les méchants le trouvent, il fait rouler sa tête sur le côté gauche. Tellement absorbé par ce qu'il cherchait, il ne ressentait plus l'humidité, la boue, les odeurs de brûlé. Bien sûr, ce ressenti terrible au niveau de sa jambe perdurait. Mais il était si las. Et ce gars, qui courait à ses côtés, ce copain qu'il venait de se faire il y a si peu de temps, qui vivait les mêmes conditions épouvantables que lui, oui cet homme dont il avait vu voler l'épaule en éclat, il fallait qu'il le retrouve. Il n'avait que lui. C'est sans doute le même éclat d'obus qui lui a transpercé sa jambe. Alors, ses yeux se mirent à scruter les alentours.

Encore. Il y avait là des hommes allongés, comme lui, sur le sol boueux. Qui ne bougeaient pas non plus. Difficile de savoir s'ils étaient encore vivants. Mais aucun ne lui ressemblait. Toujours aussi lentement, il fit rouler sa tête sur le côté droit. Mon Dieu, pourvu

6. LA KRIEGSMARINE ou MARINE DE GUERRE

Papa fut incorporé dans la Wehrmacht et affecté à la « Kriegsmarine » le 6 décembre 1943. Beaucoup d'Alsaciens furent transférés dans cette unité, car il leur était très difficile de désertre.

Dans la Kriegsmarine, les uniformes sont bleus. Dans la Kriegsmarine, les soldats sont affectés sur des navires ou sous-marins. Il est par conséquent, impossible de fuir. Les soldats côtoient de vrais engagés militaires et subissent une formation de 2 mois, que la guerre écourte la plupart du temps.

Pourquoi tant d'Alsaciens Lorrains dans la marine allemande ? D'abord, l'Allemagne a besoin de monde. Et la marine allemande est loin de tout. On ne peut désertre. Puis, pour des raisons techniques. Les allemands recherchent des jeunes gens ayant une formation technique utile, nombreux au sein d'une population éduquée, généralement considérée comme consciencieuse dans son travail. On ne sent guère dans la marine, cette réticence à l'égard des recrues alsaciennes et lorraines signalée dans les hautes sphères de l'armée.

La même personne a pu être d'abord incorporée dans la marine, puis versée dans l'infanterie ou l'artillerie ou vice versa.

Papa fut dans ce cas. Voici ce qui se passe début 1944: L'armée allemande manquant gravement de soldats, les marins furent mélangés aux fantassins. Sans formation aucune. Une autre vie commence alors pour ces anciens matelots devenus artilleurs et fantassins non préparés. Papa fut donc transféré sur le front de l'Est. « Plusieurs heures par jour, ce fut le parcours du combattant, avec masque à gaz sur le visage en rampant sur le sol, le fusil à bout de bras, de préférence dans les flaques et la boue, puis les marches forcées jusqu'à épuisement, et une heure de garde par jour sans bouger le moindre sourcil, deux fois deux heures de garde par nuit... ». Les incorporés de la marine ont finalement connu les mêmes conditions de vie que leurs camarades incorporés dans l'armée de terre. Comment survivre à ce genre de traitement ?

Au front, les Russes avançaient dangereusement. Papa était en formation à l'école de la Marine, lorsqu'on leur commanda de sortir masqués et armés car

les Russes arrivaient. Et les soldats équipés, courent vers les Russes ! Comme s'ils jouaient au gendarme et au voleur ! Des ordres leur furent criés : « Debout, couché, debout, courez, traversez la voie ».... Ce sont les derniers mots qui vinrent aux oreilles de Papa juste avant de s'écrouler. Comme un pantin, sur le sol humide et boueux.

4. CAMP DE SCHIRMECK-VORBRUCK

Schirmeck ! Prononcer ce mot provoquait une angoisse, une terreur en Alsace. Schirmeck était un camp de travail, ou plutôt un camp de redressement ou « Sicherungslager », c'est-à-dire camp de sûreté, échelon situé entre la prison et le camp de concentration. Il était le seul camp à porter ce nom. Y étaient envoyés les Alsaciens réfractaires aux nazis, mais également tous ceux rebelles à l'incorporation de force, ainsi que les prisonniers de guerre, les résistants. Par conséquent, une dizaine de nationalités différentes. Ce camp était connu pour sa spécificité barbare par laquelle on rééduquait les internés, hostiles à l'annexion germanique : Interrogatoires, endoctrinement, harcèlement, brimades, coups, tortures physiques et morales, privations, parfois meurtres sont utilisés par les nazis. Ce fut un camp très meurtrier. Aucune évasion n'aboutit.

Plus de 60 % des entrants sont arrêtés pour appartenance à des mouvements de résistance. C'était le cas de mon grand-père. En effet, la répression effectuée en Alsace-Moselle par les autorités allemandes est d'autant plus grande que les groupes de résistance s'organisent et se multiplient. Ainsi, comme sur l'ensemble du territoire français occupé par les Allemands, les militants et les sympathisants communistes sont traqués. Ils représentent presque un tiers des personnes recensées qui entrent au SL (Sicherungslager) Schirmeck.

Les Alsaciens le savent : peu de personnes reviennent de ce camp. C'est le camp de la mort. Mais, les nazis ne laissent personne mourir à Schirmeck ! Les internés, à bout de force, sont, soit transférés au camp du Struthof, camp voisin de concentration, où ils sont gazés, soit envoyés chez eux, s'il leur est encore possible de marcher, -ainsi ils seront un exemple pour le peuple alsacien- soit à l'hôpital de Strasbourg où ils mourront.

Ce qui fut le cas pour le grand-père.

6. LE CAMP DE PRISONNIERS – WEIDEN

Le camp de prisonniers de Weiden était, comme tous les camps de prisonniers allemands, surveillé par des gardiens. Divisé en vastes enclos, entourés de fils de fer barbelés. Il était situé à environ 35 km de la frontière tchèque et 80km de la ville de Nuremberg. La ville de Nuremberg a été entièrement détruite. Malgré cela, des civils y vivaient dans des conditions inimaginables.

Pendant la guerre, ce camp était organisé dans une hiérarchie très claire. Les Nazis sont connus pour leur belle organisation ! On retrouvait, en haut de l'échelle, les prisonniers de guerre américains et britanniques, généralement traités correctement et en respect de la Convention de Genève. La Convention de Genève dicte les règles de conduite à adopter en période de conflits armés, et notamment la protection des civils, des membres de l'aide humanitaire, des blessés, ou encore des prisonniers de guerre. Les prisonniers d'Europe occidentale (français, belges) étaient également traités comme des prisonniers de guerre, mais moins bien nourris et avait moins accès à l'aide internationale. Les Italiens étaient considérés comme des traîtres, tant par les Allemands que par les autres prisonniers et constituaient à ce titre les laissés-pour-compte de cette hiérarchie de prisonniers.

Les prisonniers étaient forcés de travailler pour la Wehrmacht. Une tâche était confiée à chacun. Certains remplissaient des fonctions administratives ou d'intendance au camp, alors que d'autres formaient des « Kommando » ou groupes de travail, assignés à un chantier, une usine ou une ferme, à l'extérieur du camp. Les prisonniers assignés à un Kommando représentaient de la main d'œuvre bon marché dont avait besoin l'économie de guerre du IIIe Reich. Le prisonnier percevait un salaire (équivalent à 60% du salaire d'un ouvrier allemand), amputé des frais de nourriture et de logement. Les journées comptaient parfois jusqu'à 12h de travail. Le Kommando était toujours accompagné de gardes. Ils étaient tous mal nourris. La faim se lisait sur leurs visages et dans leurs yeux. A cela se rajoutait le fait qu'il leur était possible de se doucher qu'une fois tous les 15 jours ! La dénutrition, le manque d'hygiène

et de place occasionnèrent des épidémies qui les décimèrent. Des milliers d'entre eux moururent de faim, de maladie ou suite aux mauvais traitements infligés par les gardes.

Dans le baraquement médical, le chauffage laissait à désirer, par manque de fioul, mais il faisait tout de même plus chaud que dans les baraques des prisonniers. Pas de fioul, pas de chauffage. La nourriture était insuffisante. Les

patients mangeaient correctement grâce à l'aide de colis de la Croix Rouge. Les vêtements étaient usés et sales. Autant pour les prisonniers que pour les médecins et aides médicaux. Ce qui rajoutait encore au manque d'hygiène. Les médicaments étaient insuffisants. La Croix Rouge, française et belge, envoyait des colis, mais ceux-ci arrivaient à destination des mois plus tard.

Début 1945, la croix rouge internationale avait dénombré 19 904 prisonniers. Elle visitait régulièrement le camp. Écoute les doléances des prisonniers. Ainsi, les porte-paroles des groupes de prisonniers étrangers, un porte-parole pour chaque nationalité, faisaient remonter des plaintes à la Croix Rouge : travail dans les mines trop difficile, mauvais traitement des prisonniers, non conforme à la Convention de Genève, manque de nourriture, manque de couverture, manque d'eau. L'officier commandant supérieur prenait note et promettait d'étudier les demandes !

A la fin de la guerre, en mai 1945, tout s'est inversé. Les prisonniers furent libérés. Américains et Britanniques s'approprièrent le camp. Et y internèrent tous les Allemands. Les Allemands du régime Nazi. Les nouveaux prisonniers. Mais on y trouvait également les Alsaciens et Mosellans, incorporés de force. Donc, pas nazis. Comme Papa. Les libérateurs ne faisaient aucune différence entre Allemands et Alsaciens, incorporés de force. Tous les prisonniers étaient mis dans le même sac. C'est la loi du plus fort qui règne. De plus, ils sont complètement dépassés par le nombre de soldats allemands qu'il leur faut contrôler et nourrir. La plupart des prisonniers ne recevaient en nourriture qu'une tranche de pain et un morceau de margarine pour la journée ! Les Alsaciens et les Lorrains dépriment moralement, sont étonnés et surtout brisés de ne pas être reconnus. Le taux de mortalité entre 1945 et 1946 -de 50 000 à 56 000 décès- est très élevé, essentiellement en raison des conditions de vie et de ravitaillement dans les premières semaines de la captivité.

En arrivant dans ce camp, le 21 août 1945, il fut frappé par cette masse de prisonniers – il y en avait à perte de vue - ! Une vraie fourmilière. Tous étaient mal vêtus, sales, tristes, maigres, la peau sur les os. Beaucoup étaient

rassemblés devant les baraquements, assis sur des bancs. Ils avaient l'air bizarres ! Ce qui lui paraissait tout à fait anormal, c'est qu'ils avaient tous retiré leur pantalon ! Au premier abord, c'était choquant ! Mais dans la cohue, il entendit dire que tous ces prisonniers assis, étaient en train de bruler, à l'aide de leurs cigarettes, les poux et lentes qui avaient niché dans les coutures des pantalons. Il en eut la nausée. Lui aussi, allait-il finir ainsi ?

6. QU'EST-CE UN MALGRÉ NOUS ?

Personne ne sait ce que signifie « Malgré nous » à part les Alsaciens et les Lorrains....

L'expression « **Malgré-nous** » désigne les Alsaciens et Mosellans incorporés de force dans la Wehrmacht, l'armée régulière allemande, durant la Seconde Guerre mondiale, que ce soit dans la Heer (armée de terre), dans la Luftwaffe (armée de l'air), dans la Kriegsmarine (marine de guerre), ou encore dans la Waffen-SS. Incorporé de force cela signifie qu'on ne leur a pas demandé leur avis, pire encore, s'ils refusaient, on déportait leur famille. Des hommes jeunes, tels que Papa et son frère Gabriel. Papa est revenu, handicapé, mais son frère est décédé à 20 ans.

Ces hommes c'était des gamins ! Nés entre 1908 et 1928. On les a forcés à porter le fusil et à se faire massacrer. Non, ils n'avaient pas pu se sauver, pas pu désertier, ceux qui ont tenté de le faire, ont été déportés, voire fusillés. Les Allemands se sont vengés sur leurs parents. Ils les ont internés dans des camps, ou fusillés ! Les « Malgré-Nous » se sont sacrifiés pour sauver leurs familles de la déportation.

La France n'a pas bien compris ce qu'il s'était passé en Alsace-Moselle à cette époque. Selon certains historiens, 24 000 « Malgré-nous » sont morts au front, 16 000 en captivité dont environ un quart au camp de Tambov en Russie. Je ne parle pas de ce camp, mais celui-ci fut une horreur et peu en sont revenus.

Tous ceux qui sont revenus n'oublieront pas ce qu'ils ont vécu. Ce qu'ils ont enduré pendant ces années. Des situations invivables. Des actes incompatibles avec l'humain. De la barbarie, de la cruauté. Non, ils ne marcheront jamais plus— s'ils le peuvent encore- comme avant. Mais avec un poids invisible sur leurs épaules et des souffrances physiques manifestes. Ces jeunes ont été changés à jamais. Ils reprirent difficilement le cours de leur vie. Ils étaient montrés du doigt, condamnés. On leur tournait le dos. Ils se sont sentis

méprisés. Abandonnés par la France. On n'avait pas compris qu'ils avaient été obligés de servir l'armée allemande. C'est toute une jeunesse qui a été abimée.

Enfin, le 8 mai 2010, N Sarkozy a su contenter les Malgré-nous lors de son discours à Colmar dans lequel il affirme que les Malgré-Nous ne sont pas des traîtres... Ceux qui n'ont rien fait pour empêcher cette ignominie perpétrée contre les citoyens français ont trahi les valeurs de la France, l'ont déshonorée. »